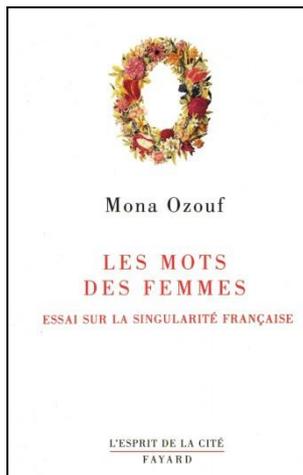


Mona Ozouf LES MOTS ET LES FEMMES : essai sur la singularité française, Fayard, 1995



Introduction. DIX VOIX DE FEMMES
 MADAME DU DEFFAND. Marie ou la fixité
 MADAME DE CHARRIÈRE. Isabelle ou le mouvement
 MADAME ROLAND. Manon ou la vaillance
 MADAME DE STAËL. Germaine ou l'inquiétude
 MADAME DE RÉMUSAT. Claire ou la fidélité
 GEORGE SAND. Aurore ou la générosité
 HUBERTINE AUCLERT. Hubertine ou l'obstination
 COLETTE. Gabrielle ou la gourmandise
 SIMONE WEIL. Simone ou l'ascétisme
 SIMONE DE BEAUVOIR Simone ou l'avidité
 ESSAI SUR LA SINGULARITÉ FRANÇAISE

Germaine ou l'inquiétude

Deux fantômes hantent les pensées de madame de Staël : le silence, la solitude ; tous deux grimaçants et étendant leur ombre sur la chance d'être heureux. Fantômes jumeaux qui parfois vont l'un sans l'autre : on peut être physiquement seul, mais soutenu par le souvenir de la parole amicale ou amoureuse, ou la réalité des mots salvateurs qui voyagent dans les lettres ; et on peut être au milieu d'un cercle nombreux et plongé dans l'aride tristesse du silence : ce qui arrive dans les sociétés convenues, où les propos échangés sont de pure routine mondaine, où l'on trouve sans doute la parole, mais non l'« entretien ». La plupart du temps, pourtant, les deux spectres ont partie liée et se tiennent ensemble au chevet des journées : alors c'est l'épouvante.

Le mot n'est pas trop fort. L'image terrifiante de la mort gouverne la rêverie de madame de Staël sur le silence ou la solitude. Elle « descend » dans le silence. Elle « s'enfonce » dans la solitude. L'absence des amis, leur mutisme sont des tombeaux. Tombe la campagne, et l'éloignement de Paris, lieu où fleurit l'échange amical, « le plus grand plaisir concevable ». Tombe plus profonde encore, l'exil. Tombe le vieil âge, où il faut « descendre sans appui ». Aussi faut-il prendre à la lettre les cris qui déchirent la correspondance de Germaine : leur éloquence est moins celle de l'amour que de l'impatience, de l'effroi ; de la colère, aussi, mise à réclamer ces missives qui, lorsqu'elles n'arrivent décidément pas, alors même que l'heure du courrier s'est passée dans le tremblement de la fièvre, donnent le coup de la mort ; ou bien, lorsqu'elles arrivent, mais couvertes de mots négligents tracés par un indifférent ou un ingrat, portent une sentence également fatale. Il est vrai qu'en sens inverse les lettres peuvent délivrer le cordial des mots qui raniment et ramènent au nombre des vivants. Quand ils annoncent le retour de l'aimé, le bonheur proche de la présence, alors le ciel se rouvre. La vérité profonde de madame de Staël tient dans ce mouvement de systole et de diastole. Euphorie de la présence et de la parole, abattement de l'absence et du silence. Entre les deux, nulle sérénité.

Ce tempétueux secret d'existence, elle le connaît mieux que quiconque (« J'étais vulnérable, écrit-elle dans *Dix années d'exil*, par mon goût pour la société ») et n'a cessé, d'un bout à l'autre de sa vie, d'en fournir des illustrations nouvelles. Toute jeune, elle écrivait à madame d'Houdetot qu'elle la jalousait d'avoir passé sa vie entourée de tous les grands hommes de son siècle, assurée donc contre la solitude et le silence. Dans *De la littérature*, elle explique pourquoi le théâtre anglais représente la douleur avec plus de force que le théâtre français : sur la scène française, la douleur s'exhibe en grand arroi, et l'on n'est jamais tout à fait seul quand on souffre ou même meurt « en produisant un grand effet ». Le théâtre anglais, lui, peint l'infortune absolue : l'oubli des hommes, la séparation d'avec la société avant la séparation d'avec la vie. De cette abomination, « marcher isolée dans le monde », madame de Staël ne se croit pas garantie. Quand meurt son père, en 1804, elle croit voir tomber le dernier écran qui la séparait de la solitude : « Après sa perte j'eus affaire directement à la destinée. » Le paradoxe est de voir cette femme brillante, admirée, reine d'une cour de soupirants et de fidèles, s'être fait un leitmotiv du mélancolique « je n'ai point d'appui ».

Dans le triste bagage du délaissement, une fée compatissante a pourtant déposé deux talismans capables de réenchanter la vie, de ranimer le sentiment de l'existence chez l'individu qui ne le trouve pas en lui-même, sur qui la présence et la parole d'autrui détiennent le droit de vie et de mort. L'amour, qui rend à l'être le plus démuné le sentiment de sa nécessité ; la gloire, qui fait vivre au centre d'un cercle brillamment éclairé. L'un et l'autre peuvent et savent conjurer l'esseulement des êtres humains. Mais jusqu'à quel point exactement ? Et la conjuration vaut-elle pour tous les individus ? Les femmes ont-elles ce recours ? Toutes, ou quelques-unes ? Et Germaine, tout spécialement ? Une grande partie des écrits de madame de Staël est consacrée à tourner autour de ces questions. Et c'est toujours à travers l'obsédante image des deux spectres familiers qu'elle traite, avec le mélange d'impétuosité et de chagrin qui la définit, le problème des destinées féminines.

Des deux herbes de la Saint-Jean dont madame de Staël munit les êtres, seule la première est pour les femmes d'usage courant : dans la vie féminine, l'amour est l'unique histoire. Merveilleusement efficace au demeurant. Qui se sait aimé est habité (plus de silence) et accompagné (plus de solitude). L'amour dispense du tourment de s'interroger sur soi et fait sortir de soi, bien suprême que Germaine supplie Ribbing de lui accorder : « Tirez-moi de moi-même. » Il annexe tous les autres objets du monde, étend et décuple les jouissances dans une griserie d'expansion et d'assurance. Qui ne le possède pas voit se décolorer la vie et qui le possède ne manque de rien. Mais quel amour a cette vertu ? Celui qu'on donne ? Celui qu'on reçoit ? Là tient la difficulté particulière à être une femme. Car si toutes les femmes ont besoin de protection et d'appui, toutes aussi sont « refroidies par la nécessité d'en donner ». L'amour qu'elles dispensent est donc bien moins salvateur que celui qu'elles obtiennent : or de celui-ci elles ne peuvent jamais être assez sûres pour éloigner d'elles les ombres menaçantes attachées à leurs pas.

Et c'est ainsi que les couplets exaltés dédiés par Staël à l'amour essentiel, celui qui fait briller et danser la vie, ont presque toujours leur versant noir. Le talisman amoureux accomplit certes son miracle, mais ce n'est que dans l'instant triomphal de la séduction. Car quelle femme peut jamais se fier à la durée du sentiment qu'elle inspire, à ses propres attraits, au goût que les hommes ont pour elle ? Celui-ci dépend de la « figure » des femmes, à laquelle tous attachent une importance démesurée. Sur la sienne, Germaine a toujours nourri de l'anxiété. Mais la plus séduisante des figures féminines elle-même est vite altérée par le temps qui passe : il ne bat pas la même mesure pour les hommes et les femmes. Eux, à tout âge, ils peuvent entamer une carrière nouvelle. Elles, leur jeunesse est un feu de paille, et comme dans la vie des émotions seule la jeunesse compte, l'existence féminine n'a qu'une saison, violente et brève : « À la moitié de leur vie, il ne leur reste plus que des jours insipides, pâlisant d'année en année. » De là, chez elles, le sentiment aigu de l'insécurité, l'agitation, l'application, la nécessité de vivre la séduction comme un travail, toujours à recommencer. Aucune femme n'a à découvrir que sa vie est dès l'origine orientée vers le déclin : savoir immédiat, angoisse native. Un homme devient-il précocement aveugle, comme Belmont dans *Delphine*, sa femme en tire immédiatement un bénéfice de sécurité : son image, fixée aux jours de son bel âge, devient alors indestructible.

Ainsi se referme sur les femmes, comme un piège, ce qui précisément devrait les sauver. Elles veulent certes ressentir et inspirer l'éblouissement de l'amour, mais elles savent aussi d'instinct qu'on ne vit pas de moments éblouissants. C'est la durée qui fait tout le bonheur, et force est donc de remplir les intervalles de la passion. Avec quoi, au juste ? Avec les souvenirs, ces « droits du passé sur le présent ». Avec la reconnaissance et l'amitié. Avec le sentiment du devoir moral. Toutes ressources pour transformer un penchant en lien. Mais l'être dont on veut, pour être rassurée, s'assurer n'entend habituellement pas se laisser enchaîner. Il lui serait d'abord bien difficile, même en aimant, et madame de Staël en convient elle-même, de multiplier assez les expressions de l'amour pour éteindre la crainte dans un cœur brûlé d'anxiété. Par ailleurs, plus les hommes sont convaincus des sentiments d'une femme, et plus ils sont sujets à s'en détacher ; mieux vaudrait ne pas leur laisser voir ce qu'on souffre, ce qu'on est prête à faire pour eux. Enfin, il y a dans l'existence masculine une capacité infinie de divertissement : la vie sociale, le pouvoir occupent les hommes et les détournent, ils oublient jusqu'au nom des femmes qu'ils ont aimées. « Fixer » la passion, entreprise toujours épineuse, devient avec le naturel masculin tout à fait désespéré.

Rien n'est donc plus paradoxal que la recette inventée par madame de Staël pour conjurer l'esseulement : le viatique est un poison. Aime-t-on un être, désire-t-on être aimé de lui ? Voici immédiatement l'angoisse. A peine l'absence entamée, fût-ce d'un jour, et commence la souffrance de l'être délaissé, qu'elle caractérise si fortement comme à la fois vive et monotone, fraîche et aride. Que dire alors de la rupture, éloignement définitif ? Celle-ci, littéralement, est la mort. « Venez, écrit-elle à Narbonne, retenir sur le bord de la tombe une femme déchirée par d'atroces douleurs. » Celui qui rompt — elle-même ne sait pas rompre, n'a jamais rompu — est un assassin.

Pathos d'époque ? C'est trop vite dit. Le vocabulaire de madame de Staël tient moins à la mode naissante de l'amour romantique qu'à la vérité d'un être dont Benjamin Constant avait écrit que « tous les volcans sont moins flamboyants qu'elle ». On a beaucoup ironisé sur les moyens désespérés qu'elle emploie au fil de ses lettres pour retenir auprès d'elle l'homme qui la fuit : rappel des bienfaits reçus, évocation des souvenirs sacrés, évanouissements, crachements de sang, écriture des dernières volontés, menace de suicide, tableau du lac tout proche où il ferait si bon se jeter, prise de poison — la « dose de Coppet », il est vrai, n'était pas mortelle —, elle a accumulé de façon touchante les moyens de retourner la situation à son profit. C'est que cette ennemie du silence croit au caractère magique de la parole. Que l'amant en cavale ou en désamour lui accorde deux mois de sa vie, ou seulement deux jours, ou moins encore : « Que je vous voie un quart d'heure et ma vie est payée. » Le calcul n'est qu'apparemment absurde, car elle se croit capable de remplir ce moment d'une parole assez subtile, comme la sultane des *Mille et Une Nuits*, qu'il lui arrive d'invoquer, ou assez véhémence, comme son héroïne Zulma, ou assez inspirée, comme Corinne, pour retarder l'échéance. Et si ce n'est pas possible, alors que la parole vengeresse serve au moins à infliger au séducteur, comme Corinne à Oswald, le remords d'avoir causé sa mort ou à le précipiter dans le déshonneur. Tout en suppliant Narbonne, elle le menace : en mourant, elle exigera de tous ses amis qu'ils le regardent comme son assassin.

Au reste, le pouvoir de ce discours ensorceleur a été suffisamment célébré pour retenir son lecteur de sourire. Constant, au fil des pages du journal où il ressasse, comme on agace une dent cariée, son désir de rompre, a des moments de révolte contre cette « Minette » si mal et si mièvrément nommée, cette femme qui réclame les anciennes promesses, « ce vieux procureur avec des cheveux entortillés de serpents et demandant l'exécution d'un contrat en alexandrins ». Mais c'est pour céder de nouveau à la vertu d'entraînement de cette parole, si différente d'une conversation à la Marivaux, si originale, si réchauffante, et dont l'accent de vérité « subjugué ». Même quand tout sera fini entre eux, et Germaine devenue bien lointaine, Constant lui dédie la plus belle phrase d'amour, sans doute, que femme ait jamais inspirée : « De temps en temps, à d'assez longs intervalles, je rêve d'elle, et ces rêves mettent dans ma

vie, pour quelques heures après que le rêve est venu, un mouvement inusité, comme quand nos soldats passaient auprès d'un grand feu, à Smolensk ou sur la Beresina. »

Comme la réflexion est la chose dont elle manque le moins, Germaine sait que cette manière de plaider, de tempêter, de retenir, oratoire plus que poétique, aggrave, en rompant le charme amoureux, la distance entre les hommes et les femmes. Elle comprend d'instinct que la femme qui ne sait pas rompre rencontre de préférence des êtres de fuite, insoucieux de lui consacrer leur vie, qui manquent face à elle de courage et d'intensité. C'est vrai des séducteurs versatiles, comme Benjamin Constant, mais vrai aussi des Brutus, comme Ribbing. Elle sait que les femmes ne doivent pas laisser voir aux hommes la profondeur de leur souffrance, sous peine de nourrir la fatalité d'être quittées, et elle convient même qu'il y a peu de fierté à retenir les êtres qu'on a aimés autrement que par les liens du sentiment. Rien n'y fait pourtant : dès que le silence et la solitude montrent avec la pensée de la rupture leur visage effrayant, elle est prête à accepter avec joie, comme le dit aussi Corinne, n'importe quel motif capable de « s'assurer » — le mot est significatif — la présence de l'objet qui lui est cher et sans lequel elle se sent — autre mot de son vocabulaire, éloquent lui aussi — « à découvert ».

Et comme c'est cette présence qui compte, même contrainte, même refroidie, on comprend que l'amitié puisse servir de substitut à l'amour. Au moins est-elle un gage que l'autre n'est pas complètement dépris, et sauve l'essentiel. À Ribbing, Germaine offre, s'il se détache d'elle par l'amour, la forme d'attachement qui lui conviendra le mieux : « Sœur, femme, maîtresse, amie, disposez de moi. » Elle va plus loin encore avec Narbonne : « Un seul bien m'est nécessaire pour vivre, un seul m'est dû, un seul doit me rester à jamais, c'est votre amitié. Je jure de fixer ma vie où d'autres liens vous enchaîneront, de les voir sans me plaindre, et d'être encore reconnaissante des moments que vous leur arracherez pour votre amie. » Avec moins de pathos, mais autant de vérité, elle définit pour Auguste de Staël la malédiction qui pèse sur leur mariage : « Tu n'aimes point mes amis, et je ne puis vivre sans eux. Une conversation animée et spirituelle m'est indispensable. » Sous le ton mesuré et banal, tous les mots comptent ici : le cercle des amis, qui dispense la parole et l'appui, est nécessaire à la respiration. En l'absence de ce cercle revivifiant, il n'y a plus qu'à « engourdir la vie » pour tenter de souffrir le moins possible.

Avec l'image du cercle, si prégnante dans ses écrits (et qu'elle identifie à la société française tout entière, « un cercle d'hommes et de femmes d'esprit »), et celle du centre, où il faut se tenir coûte que coûte (car rien n'est plus terrible que de ne plus être au centre des regards et des affections), on touche au second talisman que la vie tient en réserve pour les êtres humains, la gloire. Camper au centre d'un cercle d'admirateurs, dans l'ivresse d'une exhibition réussie, voilà l'autre remède au silence et à la solitude. Remède comparable au premier, car lui aussi rompt la malédiction de l'esseulement dans la rumeur de la renommée, dilate l'existence, fait reculer l'espace, libère du temps, fait toucher à la plénitude. Corinne, l'héroïne préférée de madame de Staël, dont Oswald capte pour la première fois l'image au milieu d'une foule sous le charme, ne voit aucune différence entre la gloire et l'amour. Si bien que l'été de la gloire pourrait prolonger dans la vie des femmes le printemps si fugace de l'amour.

« Pourrait » : le conditionnel s'impose en effet. Car les femmes qui veulent seulement songer à la gloire trouvent devant elles la société masculine tout entière armée contre des rivales, L'exaltation qu'elles pourraient éprouver à remplir l'univers de leur nom ou, plus modestement, à avoir « des rapports plus étendus ou plus éclatants que ceux qui naissent des sentiments qu'elles pourraient inspirer » est très chèrement payée. Par le ridicule, dans les monarchies. Par la haine, dans les républiques. Au point qu'elle expliquera dans *De la littérature* que les conséquences inévitables du rêve féminin de la gloire sont le seul argument sensé qu'on puisse opposer à l'éducation des femmes : si par extraordinaire ces femmes éduquées acquéraient assez de « qualités distinguées » pour ambitionner la gloire, elles se condamneraient à une « affreuse destinée ». Par chance, cette ambition vouée à l'échec est statistiquement improbable. Il sera facile d'en détourner les imprudentes. Si donc le malheur est aussi étroitement noué à la gloire qu'il l'est à l'amour, il est infiniment moins impressionnant pour les femmes.

Et pour madame de Staël elle-même ? Au chapitre de la gloire, c'est en réalité le livre de sa vie qu'elle ouvre. Rien ne le donne mieux à comprendre que l'aveu qu'elle fait à Roederer : « Les femmes jeunes et sensibles ne vivent pas encore dans l'amour-propre, Le temps ne viendra que trop tôt où *mon* livre sera le premier événement de *ma* vie. » La phrase évoque bien les deux saisons de l'existence féminine commune, mais le passage du pluriel au possessif singulier dit assez la particularité de la remarque. Il ne s'agit ici que de la femme géniale, désignée pour la gloire par son éclatante supériorité intellectuelle, la « femme auteur » qu'a condamnée le *topos* du XVIII^e siècle. Et dont l'image, pour elle, est frappée d'une disgrâce particulière. Car ce rôle féminin a été expressément stigmatisé par l'homme qui a dominé sa vie, celui dont, en 1804 encore, elle dit que tout son être est empreint de lui, ce père en majesté qui a interdit à sa propre femme la diversion des travaux littéraires (il ne supportait pas de voir l'épouse dans ses bras « poursuivre encore une idée ») et n'a accueilli qu'avec une condescendance amusée ceux de sa fille. Sous l'influence de cette malédiction paternelle inaugurale, qu'elle intériorise, à sa manière exaltée et quasi sacrificielle, dès son journal de 1775, en répétant qu'une femme ne doit faire don de ses talents qu'à celui qu'elle aime et dans le secret de l'intimité, que de misères spécifiques n'est-elle pas prête à promettre à la femme qui se mêle d'écrire ! Pour commencer, elle n'aura pas la ressource de la simulation. Les hommes, eux, ont toujours la possibilité de camoufler leur appétit de louange sous des passions plus fortes et apparemment plus nobles. La femme auteur, elle, doit s'avancer à découvert et s'exposer à des coups multiformes : ceux des hommes, d'instinct intolérants à la femme supérieure, bien plus rassurés de trouver chez leurs compagnes la médiocrité de l'esprit ; ceux des femmes, guère plus indulgentes ; les jolies femmes ne sont pas fâchées de faire la démonstration qu'elles peuvent vaincre la supériorité de l'intelligence, les mères de famille d'affirmer que ce sont elles qui remplissent la véritable destination de leur sexe. La gloire enfin, qui s'annonce par un charme très puissant, le bonheur d'être connue, fonctionne aussi comme un piège : si l'on y aborde, « quelle solitude, quel effroi n'éprouve-t-on pas ! On veut rentrer dans l'association commune. Il n'est plus temps ».

Tout conspire donc contre la femme auteur : à lire les commentaires qui accompagnent la publication des romans staéliens, on sent que cette disgrâce n'a été nullement exagérée. Corinne, Delphine ont été d'autant moins épargnées que chacun comprenait que madame de Staël les avait conçues comme des doublets d'elle-même et qu'à travers elles on frappait au cœur. Voici Delphine peinte par Fiévée : « Elle est philosophe et déiste et qui pis est, elle est si bavarde qu'elle parle toujours la première. Parler est pour elle le bonheur suprême [...]. Ce caractère existe et madame de Staël a pu le peindre, mais elle a eu tort de croire qu'un tel caractère inspirerait de l'intérêt. » Et voici Corinne, vue par *La Gazette de France* : « Une femme qui se distingue par d'autres qualités que celles de son sexe [et] contrarie les principes d'ordre général. » De cette oblique perfidie, on passe insensiblement à la férocité directe du portrait de l'auteur, où nul n'égalerait Strindberg : « Madame de Staël me semble être une suite de ce Necker à moitié fait. Ajoutons l'éducation par Schlegel, le commerce gratuit avec tous les grands hommes d'Europe, des voyages dans tous les pays, écume à la main. »

Devant pareille agressivité, une femme est spécialement désarmée : se défendre est une disgrâce de plus, elle n'a pas droit au « talent de l'amertume ». Mais le pire est ailleurs : c'est qu'au sein même des rayons de la gloire la femme reste un être qui appelle la protection : ainsi Corinne, qui implore moins doué qu'elle. Le génie assurerait-il à une femme le talisman de la gloire, il ne la dispenserait pas de quêter le talisman de l'amour. Avec cette affreuse conséquence qu'elle poursuit alors l'inatteignable puisqu'un de ces dons annule l'autre. L'impossibilité de conjuguer l'amour et la gloire est un *topos* staélien, illustré à la fois par de célèbres aphorismes et par les grandes figures de ses romans. Mirza, Delphine, Corinne, qu'elle a peintes comme des spécimens plus réussis d'elle-même, parfois pas jolies puisqu'elle sait ne pas l'être, mais « mieux que belles », dotées d'yeux enchanteurs et de physionomies animées, comblées de talents, cœurs généreux de surcroît, sont de merveilleuses créatures. Mais au départ elles n'ont pas l'ombre d'une chance. Leur énergie même, qui devrait leur assurer le bonheur, a un caractère d'impétuosité qui les mène droit à la mort. Elles sont bien pathétiques, une fois abandonnées, en faisant cet ultime souhait : que l'ingrat au moins comprenne qu'il a tué par sa conduite « la femme de son temps qui savait le mieux aimer et penser ».

Pour les femmes, donc, aucune réponse satisfaisante aux deux tourments de l'existence, le silence et la solitude. Cette conviction gouverne chez madame de Staël la réponse à ces questions cruciales : qu'est-ce qu'une femme ? Les femmes ont-elles toutes la même destinée ? Réponse dépourvue d'ambiguïté. Oui, il y a une nature féminine qui comporte des qualités spécifiques : la mobilité, la délicatesse, l'attention aux détails, le discernement que donnent la sympathie et la pitié ; et des insuffisances spécifiques : la timidité devant la calomnie, la difficulté d'exister sans appui, l'insurmontable faiblesse. L'alliance des unes et des autres voue évidemment les femmes au malheur. La vieille, sage et triste mademoiselle d'Albémar le rappelle à Delphine, avec un mélange d'orgueil et de consternation : « La nature a voulu que les dons des femmes fussent destinés au bonheur des autres et de peu d'usage pour elles-mêmes. » Et madame de Staël, qui joint à l'universelle capacité féminine à souffrir la souffrance particulière qui naît chez elle d'une opposition invincible entre le caractère et la destinée, est donc plus femme que femme, frappée plus que les autres du sceau de la douleur.



Faut-il laisser à la nature le dernier mot ? Sur le déchirant tableau que trace madame de Staël, ne peut-on adoucir quelques traits au moins ? Là-dessus elle a beaucoup varié. Après la rupture avec Narbonne, quand elle écrit *De l'influence des passions*, elle est formelle. Aucune femme, quand bien même elle se vouerait à la solution des problèmes d'Euclide, ne saurait échapper à la destinée commune à toutes, marquée par une implacable monotonie, à quoi les lois des hommes ne peuvent rien changer. Mais cette conclusion, dictée par le malheur de la rupture, ne saurait chez elle rester inchangée. Dans un premier mouvement, elle s'exalte, tempête ou gémit. Dans un second, elle se reprend et veut écrire « comme si le temps avait vieilli mon cœur ». Le malheur même de la destinée naturelle pousse les femmes — c'est au moins suggéré par les *Passions* — à user des ressources de l'art pour composer avec leur statut. Le sort des femmes, par ailleurs, est-il insensible à l'esprit des lois ? Les monarchies le déclinent-elles comme les républiques ? Des lecteurs de Montesquieu admettent difficilement qu'il soit indifférent à une femme de vivre dans tel ou tel régime, sous tel ou tel climat. Nul ne le fait mieux sentir que Benjamin Constant quand, dans l'opuscule qu'il consacre à *Madame de Staël et ses ouvrages*, il médite sur le destin de Corinne. Eût-il été le même si au lieu de s'éprendre d'un Anglais (c'est-à-dire l'habitant d'un pays où l'opinion est empreinte d'« une sévérité mêlée de préjugés et fortifiée par l'habitude »), elle avait rencontré un Français (amoureux de Corinne, il eût travaillé à la séduire et l'opinion eût consenti à cet écart), un Allemand (il l'eût épousée), un Italien (il se serait consacré à elle, comme l'y autorisent les mœurs de son pays). Quatre destins donc pour Corinne, quatre portraits de nations, quatre possibilités pour une femme de vivre : chaque pays conjugue différemment les chances des femmes, conjure différemment leurs tourments ; le déplacement dans l'espace met un peu de jeu dans leurs destinées.

D'abord l'Angleterre. Quand madame de Staël écrit *Corinne*, elle y a déjà fait deux voyages. Le premier à dix ans, le second pour suivre Narbonne, de janvier à la fin de mai 1793 : c'est pour y essayer des rebuffades, nouer avec Fanny Burney, la future madame d'Arblay, une amitié commencée dans la satisfaction de rencontrer une autre *blue stocking*, puis devenue un peu réticente. La première impression qu'elle reçoit de l'Angleterre, c'est que le pays interdit absolument aux femmes la gloire, et même sa menue monnaie, le délice de briller en société. Les sociétés anglaises sont des « enceintes glacées » : les femmes ne se mêlent jamais aux entretiens à voix haute et, quand elles se retirent des dîners, la conversation masculine n'en est que plus vive et plus animée. Comment les héroïnes staéliennes — et madame de Staël elle-même, dont Schiller dépeignait à Goethe la volubilité extraordinaire (« il faut se transformer tout entier en appareil auditif pour la suivre ») — pourraient-elles supporter la société anglaise ? Delphine, dans le salon où les dames sont établies au jeu, reste à causer auprès de la cheminée avec les hommes distingués et convient qu'elle ne sait pas « résister assez aux succès [qu'elle] obtient en société » et qui doivent quelquefois déplaire aux autres femmes.

Corinne, morte d'ennui au dîner de madame Edgermont, tente une diversion : évoquer quelques vers italiens qui parlent d'amour. L'hôtesse lui fait comprendre comme c'est inconvenant : les jeunes filles ne doivent « jamais se permettre de citer des vers où le mot d'amour est prononcé » ; du reste, les talents des femmes, utiles à les divertir dans leur solitude, ne sont pas faits pour être *montrés*.

A quoi tient l'habitude insulaire de séparer les hommes et les femmes ? D'où sourd l'ennui anglais ? Ce n'est pas seulement, même si l'association d'idées est irrésistible, la maussaderie du climat. Cela tient aussi aux institutions libres, aux élections populaires, au Parlement qui encourage l'éloquence. Dans un État libre, où règne l'austérité républicaine, où la loi fixe les rôles et les places, où les âmes sont absorbées par la patrie, les hommes reprennent leur dignité naturelle. En revanche, les femmes ne peuvent exercer aucun ascendant oblique, ni conquérir la moindre parcelle de pouvoir : leur subordination est le prix à payer pour la liberté politique. Ce qu'on perd, dans une telle société, c'est la richesse stéréophonique de l'échange entre les sexes ; le discernement masculin, puisque les hommes anglais passent leur vie avec d'autres hommes et ne ressentent jamais le besoin de confier ce qu'ils pensent ou sentent ; la gaieté féminine ; plus l'originalité, puisque la puissance de l'opinion détourne les femmes de s'en affranchir : pas de place en Angleterre pour une femme exceptionnelle.

Aucune situation, pourtant, n'est sans contrepartie. Les femmes anglaises ne sont pas rompues aux jeux sociaux, aux rôles, au maquillage des gestes et des mots. Mais le sanctuaire domestique qui les voue au silence est aussi celui de la pudeur, de la délicatesse. La langueur des conversations elle-même a son blessé la sensibilité féminine. Les hommes rendent aux femmes en respect et en fidélité ce que leur situation sociale a de subalterne. L'Angleterre est le pays des bons ménages, et même dans les situations scabreuses, comme les procès en divorce pour cause d'infidélité féminine, les femmes peuvent prétendre à la protection des hommes : leurs torts sont sanctionnés sans esprit de vengeance, sans légèreté mais aussi sans cruauté, et on fait payer le séducteur. On reconnaît là le pays où l'individu se plie à la morale collective, où chacun a intérêt à être vertueux, combinaison rare où la moralité sexuelle consacre l'empire des femmes sur les cœurs masculins. On reconnaît aussi un thème cher à madame de Staël : dans un texte de jeunesse sur Rousseau, elle pardonnait à Jean-Jacques d'avoir écarté les femmes des affaires publiques, puisqu'il croyait à l'amour.

En définitive, les femmes anglaises sont sans recours contre les deux maux de l'isolement social et du silence. Elles sont à jamais exclues du centre brillant de l'existence, ne peuvent prétendre à aucune jouissance d'amour-propre, ni à la dignité de citoyennes. Mais elles tiennent la conjuration suprême contre la solitude réelle, la force et la profondeur du sentiment : celui qu'elles inspirent ; celui qu'elles ressentent, car elles compensent la ténuité de leur existence personnelle par la vivacité de ce qu'elles éprouvent — il n'est pas rare que la perte d'un être cher voue leur vie entière aux regrets. De là le charme des romans anglais. A la différence du roman français, qui peint « des passions sans combat, des sacrifices sans regrets, des liens sans délicatesse » — excellente définition du roman libertin —, le roman anglais, veuf de merveilleux, d'allégories, de personnages illustres, d'allusions historiques, s'attache à l'approfondissement des menus événements de la vie privée, aux « situations touchantes » du foyer et à l'amour. Il ne traite que d'objets sérieux et, comme le plus sérieux de tous est la mort, il est baigné de mélancolie. Tout un côté de Germaine est secrètement touché par la poésie triste des héroïnes anglaises, dont la destinée obscure s'accomplit paisiblement sous la bannière d'un amour protecteur : elle l'avait célébrée dans *De l'influence des passions*. Mais tout l'autre côté, glacé d'ennui, proteste à cette évocation.

Avec *Corinne* (*Corinne ou l'Italie*, dit le titre complet), madame de Staël a trouvé l'exact pendant de cheminée à son tableau des femmes anglaises. Entre la libre Corinne et Oswald, si empêtré dans les filets de l'opinion, il y a la distance du brouillard anglais au ciel italien. Ici, pour les femmes, ni silence ni isolement. Corinne, la première fois qu'Oswald l'aperçoit, est assise sur un char de victoire, entourée d'une foule enivrée qui la porte au Capitole, au milieu des parfums, des vivats, des regards admiratifs ou adorants. C'est que les Italiens, spirituels, gais, prêts à tomber amoureux si on le leur permet, enthousiastes, célèbrent le génie chez l'être exceptionnel, quel que soit son sexe. Le secret du bonheur italien, c'est d'être imperméable à la vanité (l'Italie n'est pas la France, on comprend que Stendhal salue cette intuition) et à l'opinion (l'Italie n'est pas l'Angleterre). Les femmes italiennes, affranchies de la hantise de la conformité, n'ont donc nul besoin de composer, de mentir. Elles peuvent avec une égale tranquillité confesser leur ignorance ou montrer leur instruction. Il leur arrive de professer dans les Académies ; on croise à Turin, à côté des femmes qui ne savent pas lire, « des avocats femelles, des médecins femelles ». Qu'on ne s'avise pas de s'en étonner, car on s'attirerait la réponse : « Quel mal y a-t-il à savoir le grec ? »

Corinne a donc choisi le pays qui convenait le mieux à sa disposition intérieure — celle même de madame de Staël, affamée de gloire et d'amour — et la tragédie finale paraît tenir seulement à sa malencontreuse passion pour un Anglais. Est-on sûr pourtant que l'Italie soit le pays où les femmes peuvent briser la malédiction de l'esseulement ? Pour le savoir, il suffit de comprendre que l'Italie offre l'image inversée de l'Angleterre. Car si l'éventail des possibilités est largement ouvert pour les femmes dans une Italie qui ne connaît pas la liberté au sens civique anglais mais l'indépendance sociale, si les Italiens se font volontiers les esclaves des femmes, ils sont néanmoins étrangers à ces sentiments profonds et durables qui sont une spécialité anglaise. Si donc les Italiennes connaissent ce moment pourtant, madame de Staël n'en démord pas depuis *l'Influence des passions*, « le seul bonheur des femmes ». Car il s'épanouit bien moins dans les heures où elles se sentent admirées de tous que dans celles où elles se savent nécessaires à un seul être : même la glorieuse Corinne a besoin d'appui et rêve de sécurité. S'il est vrai que la femme ne tient à l'existence que par les liens du cœur, mieux vaut probablement encore naître anglaise qu'italienne.

Et l'Allemagne ? L'Allemagne est un mixte, un pays dépourvu de foyer central. Mais n'avoir pas de centre, comme n'être pas au centre, reste une disgrâce aux yeux de madame de Staël. Pays incertain où les femmes occupent aussi une position bâtarde : modestes comme les Anglaises, mais moins timorées ; moins dépendantes de l'opinion et plus

instruites, parfois même plus que les hommes. Le trait le plus frappant de cet insaisissable pays, où est né l'esprit de chevalerie, si différent de l'esprit de fatuité, est une affinité virtuelle avec l'égalité du christianisme, qui a affranchi les femmes. Madame de Staël s'émerveille de l'amour et du respect quasi religieux que les Allemands montrent à leurs compagnes, analyse sur laquelle Benjamin Constant — malgré les intermittences du cœur, l'amitié d'esprit est restée entre eux si étroite que la part littéraire de chacun est toujours difficile à apprécier — renchérit dans son *Journal*. Rien ne peint mieux la nation allemande que la bonhomie et l'absence, chez les hommes comme chez les femmes, du sens de la tragédie : le divorce est facile, on change calmement d'époux, on vit en paix en ignorant l'ironie qui souffle sur les affections le vent du désert.

Il n'est donc pas mauvais pour une femme de naître allemande. Elle trouve chez les hommes plus de sentimentalité et de sérieux qu'en Italie, et se sent moins reléguée qu'en Angleterre. Mais, cette fois encore, de tels avantages ont un prix : l'absence de séduction sociale, l'austérité, la séparation des hommes de savoir et de cour, qui fait ressembler l'Allemagne plutôt à une université qu'à un salon, la réclusion studieuse qui enferme chacun dans ses pensées : de là le manque de grâce, la rigidité, un mortel esprit de sérieux. Nulle femme ici ne peut espérer s'évader de la conduite tracée depuis toujours et de la fixité des rangs. Chacune paie sa sécurité de moins de liberté, de moins d'égalité. De plus, les hommes ont si peu de séduction ! Dans une lettre à Necker, madame de Staël avoue ne rien connaître « d'aussi lourd, de plus enfumé au moral et au physique que tous les hommes allemands ». On comprend que, découragées par les hommes réels, les femmes allemandes aient si souvent caressé la chimère de l'amour idéal.

La France, en revanche, est la terre où les hommes peuvent prétendre au maximum de liberté, au maximum d'égalité. Tel est le cadeau paradoxal que leur a fait la monarchie : les rangs étaient si peu fixes, les ambitions si souvent contrariées par des ambitions rivales, les prétentions si nombreuses et si contradictoires que les femmes pouvaient loger leurs calculs et employer leur subtilité dans tous les interstices du dispositif. L'ancienne société française pouvait donc passer pour le paradis des femmes, émissaires de leurs maris, amants et frères, qui faisaient et défaisaient les ministères et détenaient le pouvoir de la parole. A l'espérance de pouvoir vivre par leurs talents, ouverte aux femmes par le gouvernement monarchique, les Françaises doivent ces qualités, rapidité, pertinence, souplesse, sens infini de la nuance, que Necker avait détaillées en 1786, dans son *Fragment sur les usages de la société française*, en évoquant les mille et une imperceptibles manières de marquer les sentiments et les usages, en levant simplement une épaule, en plongeant une révérence. Et la société française leur doit en retour ses charmes : ici hommes et femmes ne sont pas séparés, pas plus que ne sont séparés nobles et gens de lettres (on sait que la séparation glace toujours madame de Staël), et de ce mélange naît le bonheur de conversation qui rend la France incomparable. A Necker, en 1803, elle écrit : « Je sens que je ne peux vivre hors de cette France. Quel charme dans la conversation ! Comme on s'entend ! Comme on se répond ! » Elle pense aux séductions de la société, que seule la présence des femmes d'esprit rend « piquante », et à sa propre séduction, qui ne peut être pleinement reconnue que là : où pourrait-on, ailleurs qu'en France, recevoir, comme Delphine de Léonce, une déclaration d'amour tout entière inspirée par la visibilité sociale de l'être aimé : « Trois rangs d'hommes et de femmes faisaient cercle autour de vous pour vous voir et vous entendre » ?

Pas de société, donc, qui sache mieux vaincre le silence et la solitude. Pas de société où les femmes vivent mieux avec les hommes, où leurs qualités d'indépendance et d'originalité soient mieux reconnues, au point qu'on les prend pour arbitres. Sans compter que l'activité des femmes, dans un pays où il n'y a pas de gouvernement représentatif, est bénéfique à tous : elle compense la puissance du maître, en lui opposant la puissance de l'opinion. Une fois de plus pourtant, tout cela se paie, et la contre-épreuve est fournie par *Delphine*. Car la scène se passe à Paris, c'est-à-dire à l'endroit même où les Lumières et les passions féminines ont le plus de chance d'être reconnues, acceptées. Même là, pourtant, Delphine est condamnée : elle n'a droit ni à la pitié, ni à la reconnaissance, ni à la générosité (Léonce, il est vrai, est espagnol), elle doit céder à la puissance de l'opinion, qui impose aux femmes des lois différentes de celles des hommes. L'éclat des Françaises a pour envers tragique la facilité avec laquelle on se détache d'elles ; leur sécurité est en raison inverse de leur liberté. L'oubli et l'indifférence sont des défauts français.

Toujours équitable, madame de Staël n'en fait pas porter la seule responsabilité aux hommes. Elle indique aussi la possible perversion des qualités féminines. L'aisance légère que les femmes mettent à parler du cœur fait pencher toute la société vers la galanterie, la frivolité, l'immoralité. Leur présence au centre de tout les entraîne à vivre pour faire effet ; la vanité, passion française, est un sentiment étroit qui, en outre, porte en lui le malheur : les rangs sont si nombreux en France, séparés par des écarts si menus que tout le monde dans la monarchie — monarque seul excepté — souffre du malheur rousseauiste de se comparer. Personne n'y est en repos et les femmes françaises — c'est, dans les *Considérations sur la Révolution française*, le tableau le plus noir qui en est tracé — deviennent, dans l'activité d'intrigue qui leur est ouverte par le gouvernement arbitraire, une « sorte de troisième sexe factice, triste production de l'ordre social dépravé ».

La conclusion de tout cela peut paraître fort ambiguë. Madame de Staël a constamment répété, jusque dans ses dernières œuvres et singulièrement dans *De l'Allemagne*, que la destinée des femmes reste stable, quelles que soient les circonstances, parce que la nature leur est toujours cruelle. Mais cette donnée inaugurale, qui accompagne la vie des femmes comme une basse monotone et sombre, est pourtant susceptible, dans le canevas infini des arrangements humains et le jeu des contrepoids, d'être modifiée. Les stéréotypes nationaux, la certitude que dans tout état, même désastreux, il y a quelque chose de bon à prendre (même le Turc en claquemurant sa femme lui montre après tout son attachement) et l'art des femmes, enfin, adoucissent et enrichissent le verdict. On peut donc absoudre madame de Staël de la contradiction qu'on lui a si souvent reprochée. Reste, en revanche, la contradiction majeure qu'elle a décelée dans sa revue des destins féminins, celle qui oppose liberté et sécurité. Là où la sécurité grandit, la liberté diminue. Là où s'affirme la liberté, en France par exemple, la sécurité dépérit. Pour les femmes ordinaires, êtres chancelants, mieux vaut

assurément vivre en terre de sécurité. Mais pour Germaine elle-même, qui abrite, à l'état de passion, les deux exigences ennemies ? Pour elle, la question ne peut manquer de rebondir.



Il n'est pas sûr, du reste, que cette promenade géographique offre à l'astuce féminine autant de jeu qu'on pourrait l'espérer. Il est malaisé d'exporter les stéréotypes nationaux et il serait, par exemple, tout à fait impossible de faire de madame de Staël — elle le répète avec un brin de provocation — « ce qu'on appelle une femme anglaise ». Si bien que le caractère national peut être considéré lui aussi comme une seconde nature, un destin également impérieux. Changer d'espace ne serait alors qu'une occasion de montrer la diversité du sort des femmes, mais ne lèverait pour aucune d'elles le verdict de fixité. Quelque chose, pourtant, retient madame de Staël de cadencasser ainsi la destinée féminine. Si la nature ni l'art ne lui fournissent de réponse satisfaisante, reste encore l'histoire. Qui croit au mouvement de l'histoire ne peut accepter que le sort des femmes tienne tout entier dans leur passé.

Non qu'il n'y ait chez madame de Staël une forme de révérence à l'égard du passé. Elle est certaine qu'on ne se débarrasse pas d'un héritage par la force de la volonté. Ce n'est ni possible ni souhaitable. Les êtres humains ont grand besoin des souvenirs, qui seuls meublent le désert de l'absence et de la solitude. Tout spécialement les femmes et elle-même, si avide de durée. Elle se refuse pourtant à pourvoir la durée, à la manière de Burke, d'une légitimité quelconque. Une page frappante des *Considérations* paraît tout entière destinée à arbitrer, sans les nommer, entre Burke et Paine ; c'est pour donner raison à Paine et dans des termes presque calqués sur les siens. La durée à elle seule ne peut jamais servir d'argument : quatre mille années ne parviennent pas à justifier l'esclavage, pas plus que dix siècles le servage. Par ailleurs, si les hommes devaient chercher dans le temps passé un point d'ancrage, quel moment de la durée leur faudrait-il privilégier comme modèle indiscutable ? « Il serait curieux de savoir à laquelle des générations de nos pères l'infailibilité a été accordée. » La conclusion est qu'on peut s'affranchir du passé et que le changement des mœurs et des idées en amènera nécessairement un aussi dans les institutions. Et cette « nécessité », qui peut inspirer un consentement sans joie, tout mêlé de nostalgie, est accueillie ici sans trace de regret.

Ce qui fait de Germaine de Staël une « moderne » et la rend si différente de Chateaubriand, pourtant politiquement très proche d'elle, c'est l'absence de toute déploration du passé. Trait si frappant, chez elle, que la baronne de Vinci, chez qui Lamartine réside pendant les Cent-Jours, le donne comme l'obstacle absolu à une rencontre : « Elle est fille de la Révolution par M. Necker. Nous sommes de la religion du passé. » Ne pas confesser cette « religion » passéiste, c'est chez madame de Staël une disposition à la fois existentielle et intellectuelle. Existentielle : vit en elle l'horreur de l'immobilisme ; elle met son éloge dans la bouche du personnage le plus antipathique de *Delphine*, l'épouvantable madame de Mondoville (« Notre conduite, psalmodie celle-ci, est tracée, notre naissance nous marque une place, notre état nous impose nos opinions ») et sa condamnation, en revanche, dans la bouche du charmant, tolérant, éclairé monsieur de Lebensei, qui stigmatise les vœux perpétuels, affreuse allégorie de la fixité. Intellectuelle aussi : toute l'œuvre est écrite dans la protestation contre l'empire exercé sur la conscience des vivants par les idées des morts et dans la perspective du progrès. Qu'elle traite sous l'angle d'une double comparaison : entre paganisme et christianisme ; entre Anciens et Modernes. A chaque fois, c'est pour conclure que le sort des femmes, en passant d'une époque à l'autre, s'est beaucoup amélioré.

Car voyez quel il était au temps du paganisme. Les Grecs n'ont eu aucune idée de ce qui est pour elle le premier sentiment de la nature humaine — premier aussi à ses yeux parce qu'il est le plus désirable —, « l'amitié dans l'amour », Ils ont peint l'amour entre hommes et femmes comme une tragédie, non comme un échange. Les Romains, sans doute, ont donné aux femmes un peu plus d'existence à l'intérieur des familles, où elles pouvaient être l'objet, à l'instar des dieux pénates, d'un culte domestique. Même à Rome, il ne pouvait être pourtant question d'égalité des sexes. C'est la gloire du christianisme de l'avoir proclamée, au moins sous le rapport de la religion et de la morale et sous le nom d'égalité des âmes : hommes et femmes ont les mêmes dispositions à faillir, sont passibles des mêmes châtiments, peuvent pratiquer des vertus identiques, prétendre également à la palme de la religion. Les uns et les autres ont une conscience identique de la mort, où madame de Staël, après Bossuet, voit l'école même de l'égalité. Ajoutons que le christianisme a sanctifié le mariage, dont il a atténué, sinon effacé, le caractère d'être une loi du plus fort. En introduisant l'idée d'une égalité morale comme condition de l'amour, il a inventé le couple. Enfin, il a dépolitisé la vie : la patrie n'occupe plus exclusivement les esprits des chrétiens, d'autres intérêts leur sont venus, qui ouvrent aux femmes une carrière neuve.

Quand elle aborde la confrontation des Anciens et des Modernes, c'est cette déprise de la vie publique que madame de Staël traite en priorité. Les Anciens, elle les définit par l'exercice à plein temps de l'activité civique et la mise en sourdine des passions humaines ; celles-ci, du reste, sont trop dépendantes des décrets des dieux pour être véritablement pour les hommes un objet d'analyse. Les Modernes, en revanche, ont imaginé et défini un espace préservé de jouissances privées, affirmé la possibilité d'exister sans investir dans les affaires publiques. Déplacement d'intérêt capital pour les femmes. Quand la vie publique passe au second plan, on s'en remet aux femmes, beaucoup moins portées que les hommes à la réflexion politique sans doute, mais plus expertes en matière de sentiment, plus subtiles : la nécessité de composer et de calculer qu'engendre un long esclavage et la sympathie native pour le malheur ont, de longue date, entretenu chez les femmes la pénétration. D'où le service indirect qu'elles rendent à la littérature moderne : elles enrichissent le clavier des émotions et des sentiments, y jouent une partition délicate, font naître chez les hommes des sentiments inédits et introduisent dans l'existence une richesse polyphonique en « doublant les rapports entre les êtres ».

Le sort des femmes, donc, s'est considérablement amélioré. Elles n'ont toujours pas conquis la gloire et trouvé le secret de s'illustrer. Elles n'ont pas absolument vaincu la solitude, mais imaginé quelques moyens de la conjurer.

Peuvent-elles en espérer de nouveaux ? Madame de Staël croise ici la question de savoir de quoi sera fait l'avenir des nations et spécialement de la France. Celle-ci sera-t-elle une république, comme, au sortir de la Terreur, elle l'écrit dans les *Circonstances actuelles* ? Ou, comme elle est contrainte de le penser et de l'écrire dans les *Considérations*, quand la Restauration qu'elle tenait jadis pour une illusion sera devenue un fait, cette monarchie limitée que son père avait appelée de ses vœux ? Ces variations importent en définitive assez peu pour le propos de Staël sur les femmes. Au temps des *Circonstances*, dans les années où l'avenir lui paraissait à l'évidence devoir être républicain, elle n'en pensait pas moins que le mouvement naturel de l'histoire aurait tenu dans le passage de la monarchie absolue à la monarchie constitutionnelle ; mais qu'après le séisme révolutionnaire mieux valait parier, toutes étapes désormais superflues, pour le gouvernement républicain, qu'elle préférerait, pour mieux le distinguer de la démocratie, nommer gouvernement représentatif. Vingt ans plus tard, ce dernier lui paraît compatible avec la monarchie. Car la liberté politique peut s'accommoder de la forme monarchique comme de la forme républicaine. Dans ce gouvernement représentatif qui, de toutes façons, sera celui de l'avenir, tant il est accordé au mouvement de l'opinion, quel sera le sort des femmes ? Faut-il penser qu'il leur réservera le sort que leur avaient fait dans le passé les gouvernements d'esprit républicain (Angleterre comprise) ? Staël rencontre ici un problème redoutable : la logique républicaine était alors réputée vouer les hommes à la vie publique et reléguer les femmes à la vie privée. Opinion si communément établie et liaison si apparemment irrésistible qu'elles lui avaient servi à elle-même d'argument quand elle avait voulu, en se forçant quelque peu, innocenter Rousseau de ses mépris pour les femmes.

Cette interrogation suppose de s'attarder un moment à ce que la Révolution, « le plus grand événement qui ait agité l'espèce humaine », a apporté au sort des femmes. La question n'est jamais traitée de front par madame de Staël, mais des remarques éparses, tant dans *Delphine* que dans les *Considérations* permettent de reconstituer sa pensée. Une chose est sûre : on ne reverra plus jamais le monde de l'Ancien Régime, ni le type de pouvoir oblique qu'il ouvrait à l'entregent des femmes et dont le souvenir nourrit l'antiféminisme de la Révolution. Une autre encore : avec le retour dans la Révolution de l'image faussement idéalisée de la liberté antique, s'annonce un temps où l'éloquence remplace la conversation, où un imaginaire héroïque triomphe au détriment de la grâce. Enfin, le règne de férocité qu'a inauguré la Terreur a porté un coup fatal — elle le dit dans sa *Défense de Marie-Antoinette* — au sexe tout entier : toutes les femmes ont été « immolées dans une mère si tendre ». Du reste, sans même se porter à cette extrémité tragique, le jacobinisme nourrit une méfiance instinctive à l'égard des femmes : en elles, précisément parce qu'elles peuvent vivre sans songer qu'elles sont en révolution, il voit, à l'instar de tout pouvoir arbitraire, des ennemies natives, des rebelles en puissance. Bref, les femmes sortent de la Révolution en victimes : à nouveau réduites au silence — le césarisme n'arrangera rien — et à la solitude.

Staël, pourtant, refuse de considérer cette aggravation objective comme une malédiction insurmontable. Pour elle, la Révolution est restée liée à une éblouissante scène inaugurale : la route de Baie à Paris, quand Necker est rappelé à Versailles, avec les femmes à genoux dans les champs, et l'arrivée dans la capitale, avec les grappes humaines aux croisées et sur les toits, la plus belle journée de sa vie à l'en croire. La Révolution, d'autre part, a connu son temps béni, celui de l'Assemblée constituante où pendant un moment « la force de la liberté s'est alliée à l'espérance aristocratique et où l'art de parler a été sans rival ». Jusqu'au jour où la Terreur s'est abattue sur la France, on a pu croire que les femmes gagneraient à la Révolution. Ce qu'illustre, malgré l'impossibilité où l'héroïsme s'est trouvée d'en profiter, l'histoire de Delphine : les nouvelles lois, en effet, ne reconnaissent plus la folie sombre des vœux perpétuels (« Il existe un pays, dit fièrement monsieur de Lebensei, où on a brisé par les lois tous les vœux monastiques ») et réparent par le divorce l'indissolubilité des mariages non assortis, qui « prépare des malheurs sans espoir à la vieillesse ». Ce n'est pas rien d'avoir donné aux femmes l'assurance de n'être pas enchaînées pour la vie par un moment de faiblesse, d'ignorance et d'égarement : c'est la preuve que le despotisme marital est un cas particulier de tout despotisme et qu'un régime de liberté politique n'est pas nécessairement cruel aux femmes.

Dans *Delphine*, c'est l'annonce des massacres de Septembre qui fracasse l'espérance féminine et particulièrement celle de l'héroïne. La Terreur, pourtant, ne permet pas de préjuger de l'avenir. Car elle est antinomique de la République, un temps horrible qu'il faut considérer comme « tout-à-fait en dehors du cercle que parcourent les événements de la vie, comme un phénomène monstrueux ». Même interrompu, le progrès des Lumières reprendra et sur un rythme plus vif encore : cette évidence, pour qui a adopté, comme madame de Staël elle-même, le « système de perfectibilité », triomphe du découragement que pourraient inspirer les époques noires de l'Histoire. Sans doute, le progrès pour les femmes ne se fera pas par l'autorité. Car il est difficile d'imaginer que des décrets puissent d'un coup avoir raison de l'attitude des hommes vis-à-vis d'elles, si anciennement ancrée, si irrationnelle. Mais il se fera par le changement des mœurs et des habitudes, par la diffusion régulière des Lumières dans une masse d'individus toujours croissante, dont les femmes ne doivent pas être exclues. La foi dans l'éducation des femmes a été embrassée très tôt par Germaine. Dans les *Lettres sur les ouvrages et le caractère de Jean-Jacques Rousseau*, déjà, elle renâclait à accepter les limitations mises par Jean-Jacques à l'instruction féminine. Était-il si urgent, se demandait-elle, de confirmer les femmes dans leur faiblesse ? La réflexion qu'elle mène ensuite sur l'avenir de la liberté politique en France ne fait que conforter cette intuition : dans un régime représentatif, les femmes ne pourront plus régner par leurs avantages extérieurs, leurs intrigues et leurs talents de société, mais par leurs qualités intrinsèques, leur « élévation naturelle ». Il est donc raisonnable d'encourager les femmes à cultiver leur esprit. Ainsi pourront-elles sortir de la bâtardise qui est la leur : car « dans l'état actuel elles ne sont ni dans l'ordre de la nature ni dans l'ordre de la société ». Et l'on verra, Staël l'attend avec confiance, poindre l'époque « dans laquelle des législateurs philosophes donneront une attention sérieuse à l'éducation que les femmes doivent recevoir, aux lois civiles qui les protègent, aux devoirs qu'il faut leur imposer, au bonheur qui peut leur être garanti ».

Et comme elle n'oublie jamais d'apporter des correctifs à ses prophéties, elle ajoute qu'il n'y a pas à craindre qu'une espèce féminine entièrement inédite naisse de cette amélioration : du long passé monarchique, les femmes garderont les traits de finesse qu'il leur avait fait acquérir. Toute républicaine qu'elle puisse être, la France ne le sera jamais assez pour se passer entièrement de l'« esprit » et de la douceur des femmes. Elles y civiliseront la République et y policeront les républicains.



C'est à ce tournant que l'on attend madame de Staël. Mettre son espérance dans la transformation lente et partielle de l'éducation, n'est-ce pas signer une pensée timorée ? Elle n'est pas militante, soupirent drôlement ses plus fervents admirateurs. Pis, on la soupçonne d'être réactionnaire. En tout cas duplice, administrant dans sa conduite la preuve de l'émancipation et plaidant dans son œuvre pour la conformité ; offrant même de renoncer à la rivalité intellectuelle avec les hommes si, en échange, elle peut espérer l'amour et la fidélité. Cette image qu'à des degrés divers les commentateurs et, surtout, les commentatrices, de Simone Balayé à Madelyn Gutwirth, ont répandue, est-elle exacte ?

Si c'est être réactionnaire que de croire à une féminité inscrite dans la nature, à une « vocation naturelle », alors madame de Staël l'est à l'évidence. Il est vrai aussi de dire qu'elle ne sonne jamais la charge d'une féminité combative, même si elle en appelle à la sensibilité féminine, à la compréhension immédiate, par les femmes, de ce qu'elle ressent et exprime. Vrai encore que sa plainte s'inscrit dans une représentation traditionnelle du sort des femmes : ce n'est pas l'absence de droits civiques et légaux qui la heurte le plus (elle ira même jusqu'à soutenir qu'on a raison d'exclure les femmes des affaires politiques et civiques) ; pas même la difficulté qu'ont les femmes à faire reconnaître leurs talents ; mais la rareté des ménages harmonieux. « S'il était, soupire Delphine, une circonstance qui pût nous permettre une plainte contre notre créateur, ce serait du sein d'un mariage mal assorti que cette plainte échapperait. » Et Germaine, dans *De l'Allemagne*, renchérit : « Il y a dans un mariage malheureux une force de douleur qui dépasse toutes les autres peines du monde. » Est-ce timidité ou bien pragmatisme ? Le mariage, après tout, est le sort commun. Il est plus urgent de réclamer, non l'égalité des occupations politiques et sociales, mais l'égalité et la réciprocité sexuelles, et de plaider pour le divorce. Et c'est aussi dans la perspective du mariage que s'inscrit, thème promis à un bel avenir, le plaidoyer pour une éducation similaire pour les femmes. Rien de plus solide que le mariage fondé sur une admiration réciproque et, une fois encore, sur la possibilité de l'« entretien ».

Faut-il pourtant réduire le propos de madame de Staël sur les femmes à cet aménagement prudent, au sein de la destinée stable que représente le mariage pour les femmes ? En réalité, quelque chose chez elle proteste contre cette manière de composer avec la tradition et la porte au-delà. Son attitude à l'égard du passé historique laisse présager le privilège que, dans l'existence privée comme dans l'existence publique, elle donne au mouvement sur la conservation : il lui paraît toujours possible de s'arracher à la donne initiale et d'échapper par là à la monotonie des regrets.

Cette capacité de rebond est-elle un trait féminin ou un trait personnel ? Germaine ici reprend ses droits et sa parole singulière. Toutes les femmes, a-t-elle reconnu, peuvent s'arranger de leur condition et y trouver des compensations. Il n'en reste pas moins vrai que leur cœur est « inépuisable en regrets », que tout les pousse à la déploration du passé. Mais comme ses héroïnes, et mieux qu'elles, Germaine transforme ce tableau. Avec le « fond de douleur » qui, comme l'a si bien vu Benjamin Constant, est le sien, elle combine le besoin de mouvement, l'arrachement aux verdicts obstinés de la souffrance. Cette émancipation peut être le fruit de l'écriture, pour elle comme pour ses amis, auxquels elle ne cesse de soutirer des textes (Mémoires qu'elle réclame à Narbonne ou à Ribbing, essai sur *l'Énéide* à Bonstetten, *Histoire des républiques italiennes* à Sismondi), ou du nouvel amour. Car elle a toujours sous la main, alors même qu'elle cherche à retenir l'amant qui s'enfuit, l'amant de remplacement : Ribbing joue ce rôle avec Narbonne, Constant avec Ribbing. Germaine croit passionnément à la chance des départs à neuf dans l'existence, et la mort elle-même, à condition d'être l'objet d'une mise en scène adaptée, peut en faire office : le suicide est encore un moyen de compter dans la mémoire des hommes, de changer l'image de la destinée et, comme l'amour, comme la gloire, « d'exister au-delà de soi ».

Où loge finalement, s'il peut exister, le bonheur féminin ? Dans l'étouffement sacrificiel imposé aux facultés féminines, pour mieux se replier sur une destinée subalterne, gagner en échange la tranquillité et offrir moins de prise au malheur ? C'est une des réponses, en effet, qu'on peut trouver chez Staël et qui alimente le procès de timidité qu'on lui intente. Mais on doit lui offrir deux correctifs : cette réponse est plus fréquente chez elle dans les jours de sa jeunesse, sous l'influence du père, et quand sa pensée n'a pas encore pris toute son autonomie. D'autre part, elle est, depuis toujours, contredite par le jaillissement du tempérament : *Corinne*, déjà, est un plaidoyer exalté pour le bonheur qu'il y a à développer ses facultés, bonheur d'expansion et de liberté qui se paie cher, sans doute, mais auquel on ne saurait pour autant renoncer. Il suffit pour s'en convaincre de comparer les deux préfaces écrites, en 1788 puis en 1814, pour l'éloge de Rousseau. La première signe un consentement au repli des ambitions féminines. Mais lorsque Germaine écrit la seconde, son choix est fait ou, plus exactement, elle a cette fois accordé son choix intellectuel à son choix d'existence. Désormais elle soutient que, quel que soit le prix à payer, il faut vivre de la façon la plus complète, la plus riche possible. « Une plus grande intensité de vie est toujours une augmentation de bonheur ; la douleur, il est vrai, entre plus avant dans les âmes d'une certaine énergie mais à tout prendre il n'est personne qui ne doive remercier Dieu de lui avoir donné une faculté de plus. » Prenons ceci comme son dernier mot, valable, faut-il le remarquer, pour les hommes comme pour les femmes, mais aussi témoin d'un renoncement à la conformité et d'un consentement, enfin, à elle-même.